

Amadeo Bordiga

De la Commune à la Troisième Internationale

(mars 1924)

Paru dans: "L'Unità" du 29 mars 1924. Traduit dans "Le Prolétaire" (1999).

Nous pouvons aujourd'hui mesurer le flou et le vide de l'orientation et de la conscience politiques du mouvement socialiste international à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle (bien que même dans ces années le courant marxiste de gauche dont nous nous réclamons ne soit jamais resté silencieux). Dans cette grise période, on continuait, quasiment par force d'inertie, à célébrer périodiquement l'anniversaire de la Commune de Paris, en consacrant articles et discours à ce grand épisode de la lutte prolétarienne.

Ce n'est pourtant qu'aujourd'hui, après les pages mémorables de Lénine, que la masse des militants révolutionnaires connaît la signification véritable de la Commune, et qu'il est démontré que sa gigantesque portée historique avait été parfaitement comprise par les maîtres du marxisme. Mais leur analyse se trouvait dans les pages les plus oubliées et les plus déformées.

Ces commémorations n'étaient peut-être qu'un hommage au sacrifice et à l'héroïsme du prolétariat parisien et de son glorieux état-major au cours des terribles journées de mai 1871, un hommage dicté par une admiration sentimentale que même un adversaire ne pourrait refuser à cette magnifique page d'histoire ouvrière. Mais la leçon que le mouvement socialiste doit tirer de cette sanglante expérience n'était absolument pas clarifiée, quand elle n'était pas formulée selon les thèses du pire défaitisme envers la révolution.

L'opportuniste répétait qu'Engels, après la défaite de l'insurrection prolétarienne, avait dit que les progrès de la technique militaire moderne avaient clos à jamais l'époque des barricades et des insurrections. Le réformiste considérait cette défaite comme la défaite définitive de la méthode révolutionnaire, tout en dédiant aux victimes de l'insurrection ses larmes de crocodiles; il tentait de faire croire que la bourgeoisie de 1910 ne serait plus capable de répéter les agissements d'un Thiers, grâce à l'entrée dans une ère d'évolution pacifique sans heurts ni conflits, sous la protection de la liberté acquise pour toujours par la conscience humaine. L'anarchiste, s'il était cohérent en exaltant la méthode de la lutte armée et de la guerre civile, voyait la victoire future du prolétariat comme la constitution d'innombrables unités collectives isolées et vaguement fédérées - les communes - où l'exiguïté territoriale aurait dû s'accompagner, allez savoir pourquoi, de l'absence totale de la fameuse Autorité.

La terrible défaite d'une autre "Commune", celle de Petrograd en 1905, donna une impulsion majeure à la lutte des véritables marxistes contre les dégénérescences révisionnistes et à la réélaboration du véritable programme révolutionnaire du prolétariat; elle ne suffit cependant pas donner aux masses socialistes la lumière nécessaire sur ces questions vitales du mouvement qui constituent la leçon de la lutte de 1871. Les commémorations, disons, officielles, continuèrent à se tenir, les lieux communs continuèrent à circuler; mais l'équivoque dominait encore même là où apparemment les tendances de gauche de la II^e Internationale étaient dominantes, même là où les positions collaborationnistes les plus ouvertes soutenues par le réformisme alimentaient en réaction le syndicalisme révolutionnaire qui tendait plus ou moins à s'identifier au mouvement anarchiste.

Mais survient la guerre mondiale avec la crise de la II^e Internationale et de tout le mouvement prolétarien; la lutte de la gauche marxiste se précise face aux orgies bellicistes de l'opportunisme; la réélaboration théorique, dans laquelle le parti bolchévique occupe la première place, s'accompagne de la magnifique revanche de la Commune de Pétrograd, c'est-à-dire la constitution de l'Etat ouvrier en Russie: c'est avec un tout autre esprit que le prolétariat mondial peut aujourd'hui commémorer la bataille d'il y a plus de cinquante ans en arrière. Il ne s'agit plus de rendre aux martyrs de la Commune de Paris l'hommage qui leur est dû, mais d'examiner en face l'enseignement de stratégie révolutionnaire qu'ils ont donné à leurs futurs vengeurs. Peu importe si sur le terrain de la guerre de classe d'autres défaites ont suivi et pourront suivre cette très grande et très glorieuse bataille, peu importe si, en affrontant son adversaire avec les armes non métaphoriques de la révolution, le prolétariat fait des erreurs et tombe battu: les éléments pour poser clairement les termes du problème et du conflit existent désormais dans sa conscience. C'est une condition qui à elle seule ne sera jamais suffisante mais qui, accompagnée par l'existence d'une organisation révolutionnaire puissante, est la prémisse indispensable de la revanche rouge, la base nécessaire à notre victoire.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de meilleure façon d'exposer ici les éléments fondamentaux qu'en rappelant l'œuvre critique réalisée par Lénine dans *L'Etat et la Révolution*: elle synthétise tout ce que Marx et Engels ont écrit à propos de la Commune en saisissant d'une façon admirable et prophétique sa signification historique révolutionnaire.

Il est certain que les chefs et les acteurs de la Commune n'ont pas eu une claire conscience de cette portée historique du mouvement. Seule la révolution destinée, un demi siècle plus tard, à commencer à régler le compte sanglant des défaites prolétariennes, devait logiquement posséder, dans le parti qui la mena à la victoire, une claire conscience d'elle-même, de ses origines et de ses buts; et ce n'est pas un hasard, comme tout marxiste peut le comprendre. Encore très récemment, le mouvement prolétarien français rencontrait de grandes difficultés pour acquérir une conscience théorique claire et une organisation bien orientée; à l'époque il n'était constitué que de multiples groupes politiques, plus ou moins campés aux marges de l'idéologie de la Grande Révolution bourgeoise, et sans aucune notion, même approximative, des directives du socialisme scientifique, alors pourtant déjà bien définies par la doctrine qui avait pénétré, par endroits, dans les programmes de l'Internationale des travailleurs.

On ne peut donc pas trouver l'explication correcte et bien formulée de la Commune dans les proclamations et les écrits de ses dirigeants; mais ceci n'enlève rien à la valeur que revêt pour nous ce mouvement très important. Ne pas l'avoir compris est une grave faute que nous reprochons aux partis prolétariens des décennies suivantes; mais nous ne la reprochons pas aux acteurs de la grande tragédie que les nécessités de la lutte de classe, dans son déroulement, amenèrent sur la juste plate-forme d'action même s'ils n'étaient pas munis de tout l'armement nécessaire. Ils représentaient cette critique "par les armes" pour qui il est fatal de ne pas posséder les armes idéologiques de la critique, mais qui n'en est pas moins pour autant une étape nécessaire de l'avancée générale et de l'expérience tourmentée de la classe révolutionnaire.

Nous considérons comme un banqueroutier de la révolution non pas celui qui tombe enveloppé dans son infortuné drapeau, mais celui qui, après coup, de sa table de travail ou du haut d'une tribune devant la foule, ne sait tirer comme leçon de ce sacrifice que quelques démagogiques phrases admiratives accompagnées d'un commentaire défaitiste dans le style de la phrase lamentable de Plekhanov après 1905 : "*Ils n'auraient pas dû prendre les armes*"...

Le fait donc que les dirigeants de la Commune aient parfois parlé le langage des patriotes français, des républicains démocrates avancés, des partisans de la philosophie révolutionnaire bourgeoise de 89, et qu'ils n'aient que par moments proclamé représenter quelque chose qui allait au-delà du patriotisme et de la démocratie bourgeoise et revendiqué le caractère déclassé de leur lutte, n'enlève rien à l'utilisation actuelle que font les communistes, sur les traces de Marx lui-même, de la colossale expérience, purement prolétarienne et classiste, vécue dans ces quelques semaines de passion par les ouvriers de Paris.

Les problèmes relatifs à l'analyse historique de la Commune de Paris sont aujourd'hui parfaitement mis au clair pour les partisans de la doctrine de la IIIe Internationale.

Une situation révolutionnaire naît de la défaite militaire de l'Etat bourgeois. La classe dirigeante cherche à la détourner par un changement de front, avec "*l'abandon des formes politiques de droite*" et la constitution d'un gouvernement et d'un régime qui se vantent d'être de gauche: en mettant la république bourgeoise et ploutocratique à la place de l'Empire dans la France de 1870; en concédant un embryon de Constitution, comme le tsarisme en 1905; en cherchant à stabiliser un régime Milioukov-Kérensky, comme dans la Russie de 1917; en fondant sur les ruines de l'Empire du Kaiser la république social-démocrate de novembre, comme en Allemagne en 1918; et en un peu plus petit, dans l'Italie en réalité à demi-battue de 1919, avec les manœuvres de gauche du gouvernement Nitti.

La fraction la plus avancée des classes travailleuses devine la véracité de la conclusion théorique fondamentale du marxisme, celle que Friedrich Engels formulait ainsi: même dans la plus démocratique des républiques, l'Etat reste un appareil d'oppression du prolétariat, indépendamment de toutes les subtilités et tous les jugements sur les forces et les conjonctures historiques qui peuvent et doivent trouver place parmi les problèmes de la tactique d'un parti révolutionnaire. Elle cherche à "aller plus loin", à profiter de l'instabilité des fondements de la machine étatique pour obtenir quelque chose de plus qu'un ravalement de façade de l'édifice social. Ce quelque chose de plus, les ouvriers qui ont pris le fusil et qui tombent autour du drapeau rouge ne savent pas toujours dire ce que c'est. Mais Marx et Lénine le disent pour eux: c'est le renversement, la démolition de la machine étatique de l'adversaire, la constitution de la Dictature du Prolétariat, avec l'élimination du capitalisme et de l'exploitation des travailleurs.

Ainsi firent les prolétaires de Paris en proclamant la Commune; ainsi firent les révolutionnaires russes de 1905 et, douze années plus tard, les bolchéviks; il en fut de même pour la Commune spartakiste de Berlin, non moins grande et non moins sanguinairement écrasée en janvier 1919, qui vit la fin de Liebknecht et de Luxembourg; en un certain sens, peut-être, le prolétariat italien cherchait la même voie lors des événements de 1919 et de 1920, malgré l'absence de grand événement central.

L'issue n'est pas toujours la même, l'échec n'est pas toujours à attribuer aux mêmes causes, et il est toujours très difficile d'affirmer qu'une ligne de conduite différente des révolutionnaires aurait changé le résultat final. Mais il est toujours stupide, ignoble et méprisable de conclure qu'il ne fallait rien tenter, qu'il ne fallait pas se risquer dans une lutte incertaine, qu'"il aurait mieux valu" ne pas chercher à aller "trop loin", qu'il aurait été préférable, au nom de très sages considérations tactiques, de ne pas risquer le tout pour le tout, de ne pas risquer le modeste résultat qu'il était possible d'obtenir en laissant la bourgeoisie aller à gauche et s'arrêter aux concessions qui lui paraissaient suffisantes; les libertés auraient ainsi été sauvegardées, comme s'accordent à le dire, avec des mots différents, nos funestes unitaires et maximalistes - ces libertés qui seraient les "conditions" des victoires ultérieures du prolétariat.

Ce n'est qu'avec la révolution russe que nous avons pu enregistrer l'issue victorieuse du plus gigantesque de ces épisodes. Pour tous les autres, il nous faut nous souvenir de l'orgie insolente des ennemis triomphants, des victimes dans nos rangs, des années de dispersion et de terreur. Si, politiquement, la bourgeoisie adopte des formes plus ou moins de droite, elle procède avec la même implacabilité envers le prolétariat. Il revient pour nous au même, de ce point de vue, que sur la défaite de l'avant-garde rouge se consolide le dispositif de Nicolas Romanov ou la république réactionnaire de Thiers. La face porcine d'un Ebert insulte nos morts tout autant que la tête semi-tragique d'un Mussolini. Kerensky et Pilsudsky valent Zankov et De Rivera. Pendant sept ou huit ans après l'exécution de trente mille communards, le prolétariat français ne put se relever. Telle une putain, la république bourgeoise se pavanait dans sa victoire. Mais, dans la façon dont elle traite les ouvriers et les socialistes et pour ce qui est de la défense des fondements du système capitaliste d'exploitation, la république ne se distingue en rien du régime du chancelier Bismarck.

Les problèmes théoriques relatifs à la Commune sont éclaircis pour les communistes d'aujourd'hui. Elle a été le premier et éphémère Etat ouvrier, la première réalisation historique de la dictature du prolétariat. En apparence basée sur un suffrage universel appliqué à la représentation à la Municipalité de Paris, elle était en fait le premier exemple d'organisme étatique centralisé et classiste du prolétariat, présentant les mêmes caractères historiques que

la République russe des Conseils. Toutes les questions sur le centralisme et le fédéralisme, sur l'année et la bureaucratie, sur l'autorité et la terreur révolutionnaire sont traitées à fond dans les écrits de Lénine et des autres théoriciens de l'Internationale Communiste; c'est sur leur base que doit se bâtir notre propagande si elle veut être une digne commémoration de la Commune parisienne

La voie que celle-ci tenta de prendre sans rencontrer rien d'autre qu'une glorieuse défaite a, depuis, été empruntée plusieurs fois en vain; une fois au moins elle a été parcourue par le prolétariat avec succès. Sous une certaine apparence patriotique, la Commune fut un exemple de "défaitisme". C'était évident tant que l'Empire est resté debout; moins évident dans les proclamations politiques qui suivirent sa chute; mais le contenu du mouvement subsiste cependant en substance. Nous parlons ici du programme révolutionnaire qui espérait la défaite militaire du pays où se mène l'agitation en vue d'un soulèvement. Que la Commune devait être contre la république bourgeoise de Thiers autant que contre l'Etat impérial et bourgeois prussien est évident; ce n'est pas contradictoire avec l'autre proposition "défaitiste" de Engels qui, dit-on, fit parvenir aux communards un plan militaire anti-prussien élaboré par lui, de même que n'est pas contradictoire avec le défaitisme du bolchévisme la lutte de la république des Soviets contre les attaques de l'impérialisme allemand jusqu'à sa chute: cette lutte ne diminue en rien la valeur historique de la paix de Brest-Litovsk.

Le mot d'ordre des "défaitistes" est le suivant: "transformer la guerre des Etats bourgeois guerre civile de tout le prolétariat contre la bourgeoisie de tous les pays". Ce mot d'ordre a été repris avec une clarté et une conscience plus grandes au cours de la guerre mondiale. Et c'est à bon droit que la III^e Internationale peut rattacher au souvenir et à l'étude de ce qu'a été la Commune, la synthèse de l'histoire de la lutte prolétarienne dans les dernières années: l'œuvre primordiale de Lénine et du parti bolchévique russe, la constitution de la gauche zimmerwaldienne, la liquidation de l'Internationale opportuniste, la transformation de la défaite en révolution en Russie, à travers les étapes mémorables et glorieuses de 1917, culminant, avec la dispersion par les baïonnettes rouges de l'assemblée parlementaire où la bourgeoisie souhaitait enliser dans ses tromperies les efforts du prolétariat et succéder ainsi dignement à la réaction tsariste; la constitution de la nouvelle Internationale des partis communistes, avec son formidable bagage de restauration théorique, de liquidation des erreurs, des pièges et des équivoques, avec la diffusion de son organisation. avec les hauts et les bas de ses attaques contre le capitalisme mondial, avec les problèmes encore brûlants que lui posent la défensive et la contre-offensive du monde bourgeois qui n'est pas résigné à mourir sans livrer une lutte aux dimensions colossales.

Le sang des trente mille communards sur lequel s'est fondée la Troisième République, la digne république de Poincaré, constitue un avertissement pour le prolétariat mondial et pour l'Internationale Communiste elle-même qui étudie les voies les meilleures pour son action et les développements les plus avantageux à sa tactique: car ils sont tombés sur la voie par laquelle nous ne pourrions pas ne pas passer.

Quelque aspect que l'organisation politique bourgeoise revête dans son évolution ou dans sa contre-évolution, elle n'abandonnera jamais sa fonction qui est d'empêcher l'avancée du prolétariat vers le communisme. Ses expédients et ses manœuvres peuvent être multiples; elle peut être flexible et audacieuse au point de confier le pouvoir aux MacDonald et aux Vandervelde, ou elle peut manifester crûment ses appétits de tyrannie dans les dictatures de type fasciste. Dans tous les cas, le conflit est inévitable.

Toute la tradition de l'Internationale révolutionnaire, dans laquelle les mémoires des martyrs anciens et récents résident à bon droit, beaucoup de ceux dont nous avons rappelé le nom et que la classe ouvrière mondiale ne peut oublier, consiste à avertir les masses que l'on ne peut pas ne pas passer par la phase de la lutte frontale, et l'intensité la plus vive de la préparation des moyens de lutte, idéologiques, organisationnels, techniques, doit être fondée sur la **nécessité** de ce moment suprême.

Le prolétariat doit être préparé à ne pas craindre et à ne pas repousser l'insurrection dans les périodes et les pays où la bourgeoisie étale son attitude la plus brutale et lui oppose sa plus impitoyable offensive; de même qu'il ne doit pas oublier, quand la bourgeoisie elle-même, pour gagner du temps dans les moments difficiles de sa défensive, se recouvre du somptueux habit de la générosité libérale, que cela rendra tout aussi nécessaire l'emploi sans réserves du seul argument compréhensible par la canaille capitaliste: **la force matérielle**.

D'autres défaites peuvent nous séparer de la victoire finale; elles ne seront pas inutiles si nous savons les utiliser, comme aujourd'hui nous le faisons avec la Commune, pour faire vivre devant les yeux du prolétariat, dans la bataille comme dans la trêve, dans l'avancée la plus irrésistible comme dans la retraite la plus épouvantable, avec le souvenir des martyrs, et au-delà du motif sentimental qui nous lie cependant indissolublement à leur mémoire, l'évaluation froide et résolue de tout ce que nous demandons, et à droit de nous demander, la cause de la Révolution.